

FRANCK LOZAC'H

LE GRAND LIVRE DES SONNETS

<http://flozach.free.fr/lozach/>

Les éditions de La double Force

Préface au Livre des Sonnets

J'ai toujours été fasciné par la perfection de certains adeptes du sonnet français. Cette technique d'écriture nécessite des qualités de maîtrise et d'usage dans la forme que seuls quelques spécialistes de la langue peuvent se flatter de posséder. Et j'ai toujours recherché à les imiter - avec maladresse il va de soi - Cette volonté d'apprentissage s'est manifestée à mes tout jeunes débuts, et depuis lors j'avoue travailler encore cet instrument quand l'occasion s'y prête.

Au fil des recueils, un nombre assez important de sonnets se sont égrenés çà et là dans le mouvement de la poésie. J'ai jugé bon de pouvoir les rassembler en un seul et même volume afin d'apprécier l'évolution obtenue et les différents thèmes exploités.

Il aurait été impossible de lire tous les ouvrages offerts pour essayer d'y esquisser l'élan poétique réalisé. Le livre se veut le témoin d'un genre littéraire de qualité remarquable qui a fait la

renommée des plus aiguisés de Malherbe en passant par Ronsard et en se poursuivant jusqu'au Baudelaire et Mallarmé.

Il va s'en dire que je n'oserais me comparer à ces grandes figures de l'art poétique. Ma facture est ridicule et ne saurait rivaliser avec de tels génies. J'espère toutefois que ce modeste ouvrage aura le privilège de divertir ou de retenir l'attention pendant quelques instants du lecteur éventuel.

Franck Lozac'h

L'Huile fraîche

Au soleil, je m'avance

Au soleil, je m'avance par ce brûlant servage,
Et l'ombre accoutumée à ma face soumise
M'emporte là, tout près de toi, jusqu'au rivage.
Mais ta substance aimée est déjà compromise ! ...

Et j'entends se lamenter ton rayon brutal.
Est-ce masse étonnante de son puissant métal ?
A mes yeux tant cernés, l'étonnement est doux...

Prolonge en ma fraîcheur de longues accalmies !
De l'embellie si vive, le regard flambant neuf
Consumes les pensées obscures de ma nuit ! ...

J'accours sur ta mémoire rappeler en ton heure
Ces somnolences rêvées et ces voix enivrantes,
L'heureuse cérémonie sertie de ses candeurs
Qui forte en ce miroir, fait ma lèvre tremblante ! ...

Des saveurs, des rubis

Des saveurs, des rubis ? Lui, jamais ne découche !
Puisqu'en ses vains péchés s'extirpent des douleurs,
Le poltron est crétin, mais il donne à sa bouche
Quantités de délices ou d'odorantes fleurs.

Pourvu d'une fougue réelle, sans répugnance,
Le sot essuie ses larmes sur de sales mouchoirs.
La Muse vicieuse se donne en sa scabreuse danse,
Etalant ses chimères pour l'entendre déchoir.

Des rictus, des sursauts ? L'amertume s'en joue !
Malheureux et damné dans sa pâle fraîcheur,
Console l'affligé qui pleure et fait la moue.

C'est que Dame Malice sonne au cœur mal aisé,
Et se rit et se tord pour des fleurs de douceur,
Car le poète idiot a voulu l'épouser.

Obsession

Même, délicate Cybèle, même le sourire aux dents,
Au grand vent de l'absence, dans les souffrances mêmes,
Quand ton épaule est nue à mon côté, chantant
Des airs anciens, des sérénades et des rengaines ;

Même alanguis, nous anges, baignés de broderies,
Des souffles inondant par des flots bienheureux
Un carême, même offerts aux charmes des grands ifs
Que j'admire le soir convulsé ou fiévreux ;

Même nous ivres et légers, bercés de compassions,
Respirant un air clair, vol des aigles royaux,
Et même bordés de grâce, de rires, de libations,

Je n'oublierai jamais ces lutteuses infinies
Echappées ou béantes aux portes de mes maux
Qui conspirent, ensanglantent mon sort dans leurs tueries !

Pastiche

Sur les ondes immortelles, va la blanche Ophélie.
La douceur de ses seins ferait frémir ses ailes.
Voici bientôt mille ans que descendent en la nuit
Deux bruissements lointains qui murmurent vers elle.

Baignée de lys et d'eaux plates, paisible elle dort
Au milieu des joncs et des hallalis étranges.
On entendrait chanter vers les roseaux dès lors
Des muses éternelles embaumées de grands langes...

Dans sa romance, le vent caresse le nénuphar.
Belle Ophélie, pâle Ophélie, ton cavalier
A-t-il perdu son coeur de pierre dans ton regard ?

Hélas ! emportée comme un souffle par la nature,
Belle Ophélie se fond en la neige de fées !
Oh ! La belle Ophélie étire sa chevelure !

Ophélie

Merveilleuse accouplée descendant sur les rives,
Toi dont les nuits d'extase semblent oublier les jours,
Connais-tu les rousseurs, les déboires de l'amour
Toi qui vis insensée, désabusée ou ivre ?

Car l'herbe folle, où poussent les haillons s'étale,
Vaste écrin de beauté, sur tes cheveux dansant.
Tu resplendis dans l'onde tourmentée de penchant
Jusques aux cieux rêvant de douceurs, en aval.

La pâle beauté, libre de doutes anciens
S'éloigne lentement dans ses frissons, sans bruit,
Regagnant les surfaces de l'horizon lointain.

Elle confond ses lumières dans un ciel obscur,
Et part abandonnée sous la frayeur qui luit.
Ô douloureuse et nue qu'aucun mal ne murmure !

À Sandrine

Repose sur ce sein que la paresse offense,
Et brûle en ma raison tes prochaines fumées.
De mon ravissement, embrasse les carences
Qui s'imposent sur ma joue frappée et profanée.

Alors pour ta liqueur, bois le fruit des délices
Et organise un songe où tu reposeras.
Qu'importe, vraie beauté, les mouvements factices,
Car l'appel de ta chair me redemandera.

Ah ! Courir sur les flots antiques de lumière !
Qu'une étincelle éclaire et chante tes fureurs !
À l'ombre du platane, je te vois, tu es fière ! ...

Parée de tes bijoux, de parfums délicats,
Tu lances des étoiles pour orner mes lueurs,
Adorable beauté que j'aime, et qu'il brusqua !

Jouissance en ce monde

Jouissance en ce monde satiné de grandeurs, foi !
Que douceries et actes s'évadent dans l'air limpide !
L'éloge rassemble son chaste mot commun et roi
Avant que s'entame faible, l'acte monstrueux des rides.

Sur la mer agencée d'astres purs et de voiles,
Refusant la lutte des cris et des râles honteux,
Par le souffle perçant à l'ombre des étoiles,
Je bats la plate vague ou l'océan furieux.

Maudis les siècles d'abordage et des tempêtes
Quand du chant décrivant l'horrible destinée
Le flot majestueux va sur l'humble défaite.

Car sanguines, foudroyantes dans l'abîme où tu plonges
Sous des fientes bestiales pareilles au rouge aimé
Seront les malodorantes paix qui se prolongent...

Elles s'enfuient écumant

Elles s'enfuient écumant d'une salive injuste
Les substances divines de l'Impur ; elles acclament
D'un geste pensé sans doute, la saveur, l'auguste
Vérité parfois insipide dont elles se pâment...

Des voiles virevoltent sur des lèvres glacées. Qu'il batte !
Leur coeur est dépourvu de grâce et de puissance,
Et que leurs bouches perfides qui chantent et se rétractent
Au combat royal n'ignorent plus la croix de la décence !

Car la peine accablée de râles en vains espoirs
Succombe bêtement dans les stances des mémoires.
Les carences hurlent leur foi aux creux du fini.

Alors remplies de haine, les voix chères et glacées
Décriront la force des malheurs endurcis.
Dans le joug funèbre, le diseur sera compris !

Lie qui incube

Lie qui incube, ô satané,
Le réveil des nymphes posant
Dans cette orgie ailée,
Ebène, ivoire luxuriants.

Mordre haine sanguine
Et possession de la mort
Pour une vile libertine,
Terrible, sublime sort.

Enroulées du ptyx macabre
Chantant des Te Deum à pleine voix
Entre poignards et sabres,

Presque dévêtues du linge blanc,
Qu'il retire violent dans sa foi
Le Démon rit de son rire sanglant !

La danse de l'idiot

Les poings liés sous les convulsions d'une danse
Macabre, agité de soubresauts, grimaçant,
Le visage boursoufflé par l'alcool, et immense,
Un homme aux mains osseuses dans un rêve, chantant ;

Ses pas répétés excitant la furieuse salle
Qui applaudit encore envoûtée d'une fièvre,
Qui vocifère et rit quand le manchot s'étale,
Une foule balbutiant des paroles sur des lèvres ;

Et la bouche ouverte à une dentition putride
Où le venin coule à profusion, et l'écume
Blanchâtre qui mousse toute semblable aux liquides.

Des biles à expulser ; pour unique fortune,
Quatre pièces jetées dans une casquette sale.
L'idiot danse, danse encore ! Ô destinée fatale !

Pour l'ombre de toi-même

Pour l'ombre de toi-même, tu voltiges et tu plonges
Dans le pur infini de ton morne délice.
Et battrais-tu de l'aile ? Toi tourmentée tu sondes
Les aurores oubliées par ton Génie propice ! ...

Lourd amas de vertus tournoyant dans l'orage,
Ton esprit s'égarait dans son Azur épais !
Sous le déchirement de l'éternel carnage
Un mage déployé venait et fécondait !

Que tu soulèves les roches, exilée dans ton âme,
Un Océan s'agite jusques à l'embouchure.
Et dans les sombres traits de la forte voilure,

Tel l'étrange vaisseau qui longe ses parures,
Du pur consentement toi tu vas et regagnes,
Les mâtures inventées, les vagues et les drames !

À ma dormeuse

Je ne veux pas ce soir, licenciuse ennemie,
Respirer en ton corps le doux parfum des songes,
Ni déplacer mon cœur sur tes seins endurcis,
Ni la jouissance facile où parfois tu me plonges.

J'espère sur cette bouche inventer un amour
Puissant et immortel que tu composeras,
Redorer cette nuit jusqu'aux lueurs du jour
Dans la chambre lugubre offerte à nos ébats !

Qu'importe les espoirs de nos mains en détresse,
Le souffle accéléré que réchauffaient nos yeux !
Je demande plus fort que houle et que tendresse,

Un bonheur sans silence pour l'esprit ingénieux.
Car de son pur cristal où le génie descend
Rêvent de vrais soupirs qu'avait soufflé l'enfant.

Rayons de pourpre

Rayons de pourpre ; des corps d'ébène sur des ivresses !
Des terrasses de marbre ; des ombres licencieuses ;
Plus lourde que la houle, l'onde écarlate tremble ;
Dressées les cathédrales, un mur de pierres poreuses ;

Le murmure et l'azur de novembre, dessous ;
C'est la femme de grâce aux alizés si clairs ;
La résonance des ventres, si sublime ; deux êtres ;
Je lave ces douceurs qui coulent sur ma bouche !

Le ravin déchiré s'accuse de violence.
En effet, l'eau limpide, capiteuse pour nos corps.
Furie de l'âme impure - déroulement. Exact !

Transfuge d'un suicide où je rêvais, moi, terne ?
Qu'importe ! Le plus haï disperse mon âme.
Onde vaporeuse ou insouciance bénigne, que faire ?

Baiser d'orgueil

Cependant que le joug infernal et divin
Acclame dans ses nuits des relents mortuaires,
Que tes ailes immortelles vont frissonner au loin,
Que l'aride destin succombe à son désert,

Parfois frémissent les subtiles sueurs d'infinis
Commérages ! ... Un baiser chaste aux syllabes du Moi,
Encense de longs désirs, et croît, puissant, et luit...
Je le sais impalpable, il provoque ma Loi.

Du noble Empire soumis aux battements des cieux,
Qu'il se redresse ou plonge dans le cœur des ténèbres
Son bruit est sec et mat, et s'enfuit mélodieux...

Emporter les tourments qui rattachent son deuil,
Jouer au fond du lit de ses odeurs funèbres ?
Qu'importe, sa voix grave ! - L'espoir est son orgueil !

Oui, tu voles et descends

Oui, tu voles et descends sous l'œil méditatif
Vers le feu incessant offert à ses lueurs !
Mais le doute où la nuit achève son humeur
Rit, tonne ses foudres, charitable plaintif !

Au sommeil des dormeuses disposées en cascades,
L'éloignement distinct a prolongé ses cris...
Au plus loin, l'être frêle se pâme et a souri.
Il trébuche au silence doux. Quelle mascarade !

Le fruit délicieux soupirant de désirs,
A quitté ébahi ses somnolences sourdes.
Sur cette lèvre offerte, est une haleine molle...

L'heure pénible, ennemie, appellera dès lors
Le triomphe vacant des chevelures lourdes.
L'esprit subtil et fort s'incline bas et dort !